

# Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. . . . . 6 fr. »  
Six mois. . . . . 3 fr. »  
Trois mois. . . . . 1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal à l'Administrateur

## ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. . . . . 8 fr.  
Six mois. . . . . 4 fr.  
Trois mois. . . . . 2 fr.

### Avis important

Pour nous éviter toute difficulté avec l'administration des postes, nous prions instamment nos camarades et correspondants, d'adresser désormais tout ce qui concerne Le Libertaire aux divers points de vue administration, tels que mandats et bons de poste, commandes de librairie, etc., au nom de Pierre MARTIN, administrateur du Libertaire, 15, rue d'Orsel.

Pour la rédaction, faire les envois à SILVAIRE, même adresse.

## Le Progrès des Idées Anarchistes

Il y a et il y a toujours eu des camarades qui se demandent si les idées anarchistes font des progrès et qui paraissent se décourager devant la lenteur du mouvement.

Je ne suis pas de leur avis. Il est vrai qu'il y a déjà vingt ans que j'assiste, en spectateur intéressé, à la propagande révolutionnaire. Alors apparaissent évidentes des constatations qui échappent à une observation trop courte et trop rapprochée.

Quelle différence aujourd'hui avec les opinions qui avaient cours dans le public, il y a vingt et dix ans ! On me dira que le nombre des anarchistes ne paraît pas avoir augmenté, et que c'est toujours un personnel réduit qui s'astreint à une propagande, semblable au travail des Danaïdes.

Mais il ne s'agit pas de dénombrer les anarchistes. C'est là un travail impossible, puisque les anarchistes ne forment pas et ne sauraient former un Parti. Nous ne mettons pas notre force dans des chiffres. Nous n'avons pas l'ambition d'embrasser des cotisants.

C'est à la diffusion de nos idées dans la foule anonyme que nous travaillons. L'anarchie se retrouve partout ; elle se retrouve dans toutes les initiatives libres d'émancipation et de mieux-être. Et dans chacune de ces tentatives on est sûr de retrouver, actifs et enthousiastes, quelques-uns de nos camarades.

La besogne d'éducation se fait par les journaux, par les brochures, par les réunions, par les conversations privées. La propagande anarchiste a fécondé ou développé les autres propagandes révolutionnaires. Combien des nôtres se sont spécialisés dans ces propagandes particulières. Tout en rétrécissant leur champ visuel, ils ont profité de nos idées et en ont fait profiter les autres.

L'antiparlementarisme, l'antimilitarisme, par exemple, sont des fils de la propagande anarchiste. Mais il ne faut pas abandonner notre critique, sous peine de voir ces propagandes particulières, aussi bien que le syndicalisme, dévier en des formes autoritaires ou étiquées.

Certes, tous ceux qui ont passé par la vie active de propagande anarchiste ne restent pas dans le mouvement. Bien loin de là ! Mais cette constatation ne signifie pas que leur activité ait été la conséquence d'un emballement passager, et qu'ils ne sont plus rien pour nous. La plupart ont été pris par les nécessités de la vie économique ; ils ont une famille qu'il faut nourrir et élever ; ils ont des occupations fatigantes. Ils ne sont plus capables d'avoir la curiosité intellectuelle qui peut permettre de s'intéresser à toutes les manifestations de la vie sociale.

Mais ils sont restés de cœur avec nous, avec les idées. Ils ont conservé le sentiment de justice, la faculté de s'indigner.

On les retrouve aux moments critiques. On les retrouverait tous au moment d'une crise révolutionnaire, et ils ne seraient pas les derniers à agir.

J'en ai connu ainsi beaucoup depuis vingt ans. Et si j'en rencontre un de temps en temps, je le retrouve avec les mêmes idées qu'autrefois. Mais on ne réagit plus à 40 ou à 50 ans comme à 20 ans.

Je sais bien qu'il y a un déchet, un déchet assez notable. Il y a ceux qui se sont emballés par besoin d'exubérance physique et qui auraient été aussi bien camelots du roi qu'anarchistes. L'exubérance calmée, leur besoin d'insurrection passe, et ils redeviennent des adaptés.

Il y a aussi ceux qui viennent aux idées de révolte pour des mobiles égoïstes. Ils souffrent, par exemple, de l'autorité paternelle, ou bien ils sentent plus vivement que d'autres, des besoins de jouissance à satisfaire. Ils s'insurgent contre les barrières qui s'opposent à leurs désirs ou à leur vanité. Mais lorsqu'au bout de quelques années, ils ont « une position », ils lâchent toute leur déclamation de parade, ils font peau neuve.

Pour compenser ces pertes peu regrettables, il faut tenir compte que les idées anarchistes s'infiltrant dans la masse par la propagande anonyme. On les retrouve ainsi, sans étiquettes, exprimées par des individus qui en ignorent la filiation, mais qui les ont adoptées. Ainsi se fait peu à peu une lente transformation mentale, qui va du scepticisme chez les bourgeois cultivés, à la conscience de la valeur individuelle chez les opprimés.

C'est cette évolution mentale qui prépare la transformation économique et sociale, qui la fait sentir nécessaire à un moment donné. Et c'est l'infiltration des idées anarchistes dans la masse qui nous préservera de la solution étatisée.

M. Pierrot.

### Autour du nouvel Hervéisme

#### L'ARMÉE SE DÉFEND

On annonce de nouvelles poursuites contre la Guerre Sociale, à propos d'un article antimilitariste du « Sans-Patrie ». Sa récente conversion ne semble pas avoir beaucoup touché le ministre de la guerre, qui craint sans doute que nos révolutionnaires nouvelle manière ne se mettent à embrasser le militarisme que pour mieux l'étouffer.

En fait, si le « Sans-Patrie » défend l'armée sur certains points, il compte bien continuer à la combattre sur les autres. Mais nous croyons, nous, qu'elle est la grande ennemie contre laquelle il faut lutter sur tous les points et que rien ne serait plus néfaste pour l'évolution morale de l'homme, comme pour son émancipation économique, que de consolider l'armée par l'adhésion des révolutionnaires.

C'est un non sens d'ailleurs que de

vouloir amender un fléau ; on ne s'en fait pas davantage une arme ; on est dévoré par lui si on cesse un seul instant de le combattre avec la dernière énergie.

Puisse l'annonce de ces poursuites pour crime d'antimilitarisme, en montrant au « Sans-Patrie » l'irréductibilité du bloc militariste, l'amener à un sentiment plus raisonné des choses de l'armée et de la révolution.

#### ANCH'IO SON... MILITARISTA

Vendredi, neuf heures du soir, dans les bureaux du Libertaire ; toute la rédaction et l'administration est au complet — ou presque — le petit chasseur à moitié endormi est présent. Pierre Martin, de sa voix glaciale comme un vent des tropiques, tonne tout à coup : « Camarades, attention, »

Personne ne bouge, sauf le chasseur qui pique une tête dans la barbe de Dauthuille. — Attention, camarades, reprend ce sacré Martin, l'intransigeant du jour nous annonce en première page, quatrième colonne, que 53.000 appelés à la caserne ont refusé d'être élus ; quant à ceux qui ont été élus et ont franchi la porte des casernes, leur nombre est de 13.500 soit 220 par mois, et le général Bourelly pleure comme un veau sur ces... exodes, qui ont eu lieu en 1910.

La rédaction du Libertaire est estomaquée. Silvaire frise sa moustache, signe de profonde émotion ; chacun est anxieux : l'antimilitarisme a-t-il donc franchi la porte des casernes, malgré les affirmations de l'ex-ministre André ?

Tous les cœurs patriotes et militaristes qui sont là sont serrés par l'état de l'angoisse. Que faire pour ranimer le patriotisme français ? On s'interroge des yeux.

Guichard, qui en pince pour le café, murmure : « Si seulement Paulus n'était pas mort... »

Tout à coup, un copain court et gros, un vrai pot à tabac, clame d'une voix de stentor : « Pour faire rentrer à la caserne les déserteurs et les insoumis, le gouvernement n'a qu'un moyen : mettre en liberté Gustave Hervé et le nommer ministre de la guerre ! »

A ces mots, rédaction et administration tombent dans de confortables fauteuils, le lorgnon de P. Martin s'effondre sur le bureau ; seul le petit chasseur qui n'avait pas de siège (que n'est-il magistrat ?) tombe sur le... parquet. (Honny soit qui mal y pense.)

#### VIVE L'ARMÉE !

Dédié à la Guerre Sociale, qui fait l'apologie de l'armée et de ses hommes « d'élite morale et physique » que sont les officiers :

Dans notre dernier numéro, nous disions, avec preuves à l'appui, que le capitaine Beynet et le sergent-major Marescot, du camp de Sidi-Aïch, étaient des assassins, des menteurs et des faussaires. Si nous en croyons la déclaration faite à l'humanité par M. Millet, père de l'une des victimes, nous pourrions ajouter que parmi les galonnés qui perpétrèrent le crime, se trouvent également des voleurs.

En effet, dans une lettre datée du 12 novembre que lui adressait le susdit Beynet, M. Millet père était avisé que son fils possédait une somme de 82 francs au moment de sa mort et que cette somme avait été versée, deux jours avant, à la Caisse des dépôts et consignations où la famille pourrait la réclamer.

Deux mois se sont passés et M. Millet père n'a rien touché. Ce qui est plus grave, c'est qu'il a reçu de la Caisse des dépôts et consignations avis qu'aucune somme n'avait été déposée pour lui en son nom dans cet établissement.

Où est l'argent ? Qui l'a barboté ? Est-ce Beynet, est-ce Marescot, est-ce d'autres bandits à galons ?

Allons ! accusé Brun, puisque vous avez couvert les crimes des brutes, répondez !... (La Dépêche Parlementaire.)

#### LES AMIS DU LIBERTAIRE

Gausseries du jeudi, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Jeudi, 2 février, à 9 heures du soir, causeries par VASSO CHROCHELI : LE NOUVEL HERVÉISME.

## La Fédération Communiste Révolutionnaire ORGANISE UNE

### GRANDE FÊTE

au profit du journal « LE LIBERTAIRE »

Le 29 janvier à 2 heures de l'après-midi, dans la salle des Fêtes de la Bellevilloise, 23, rue Boyer, avec le concours assuré de :

De Bercy, Martini, des Cabarets Montmartrois.

Mmes Bonhomme, Clélia, dans leur répertoire.

Xavier Privas empêché offre un lot de ses chansons au profit du Libertaire.

Bruatuehus, Jacques Bonhomme, D'Avray, Guérard, Lanoff, Mussy, Mme Reval, chansonniers révolutionnaires, dans leurs œuvres.

Guéret, Marcel Hamel, Laurain, Mme Magali, Marvil, Mlle Morel.

Mlles Broguin, Souletie, des pupilles du 3<sup>e</sup>, duo : Les deux Mondes.

Le Cultivateur de Chicago, pièce en un acte, jouée par le groupe théâtral du 20<sup>e</sup>.

Gausserie par le camarade Pierre Martin : Débuts de la presse anarchiste.

Les initiateurs de cette fête ne sauraient trop engager les camarades à y assister nombreux, afin de manifester l'intérêt qu'ils portent à l'organe de propagande anarchiste communiste qu'est LE LIBERTAIRE, et de marquer en outre un généreux geste de solidarité.

Prix des places : 1 franc ; 0 fr. 50.

On peut se procurer des billets à l'avance au Libertaire, 15, rue d'Orsel, et le soir à la Maison Commune, 111, rue du Château, où le camarade Grasset se tiendra en permanence.

## L'Ouvrier Libertaire

L'ouvrier libertaire, on ne le rencontre pas partout. Quand il est un convaincu, on ne le rencontre pas dans les mauvais lieux où journalistes et mouchards se congratulent ; où parlementaires et politiciens s'entendent ; où syndicalistes vaniteux de paix-sociale et gouvernants roubards s'encensent ; où snobs socialistes et originaux anarchistes se disputent ; où poètes aux longs cheveux pouilleux et esthètes crasseux discutent ; où impuissants, vantards et crapules, se calomnient et se battent.

Non, ce n'est pas là qu'on trouvera l'ouvrier libertaire.

Mais on le trouve toujours aux endroits où l'éducation et l'action sont le principal souci des révolutionnaires sérieux et décidés.

On le trouve où l'organisation du monde ouvrier est une passion dominante en vue d'une Révolution sociale qui sera définitivement l'œuvre du peuple et faite à son profit.

C'est le libertaire ouvrier qui veut l'éducation de l'enfance en dehors de l'Eglise et de l'Etat ; c'est l'ouvrier libertaire qui veut la bonne éducation des jeunes gens et des jeunes filles en vue d'une génération future aimable et forte ; c'est le libertaire ouvrier qui veut que le jeune homme, le fils du travailleur, s'en aille au régiment avec des idées bien arrêtées et la résolution d'y rester un homme capable d'obéir... à sa conscience d'abord, mais capable d'y subir bien des souffrances, bien des amertumes pour y répandre, par la parole et par l'exemple, les idées anarchistes dans la bonne expression du mot ; c'est l'ouvrier libertaire qui aime à éduquer la femme pour qu'elle soit l'égale de l'homme et qu'elle sache librement aimer et volontairement enfanter de véritables humains.

C'est pourquoi nous le voyons évoluer, agir en toute aisance dans les syndicats ouvriers, le travailleur libertaire.

C'est là qu'il peut donner, avec toute la plénitude de ses moyens, le maximum d'efforts utiles et efficaces. Jamais terrain ne fut aussi propice à la semence féconde de ses idées d'émancipation sociale. Jamais terrain ne fut plus efficace pour sa lutte contre les arrivistes de toutes catégories. Et les résultats de sa présence, de son action se font assez sentir.

L'antimilitarisme conséquent, profond, raisonné, qui conduit logiquement à l'antipatriotisme est surtout l'œuvre du libertaire dans les syndicats. Cet antimilitarisme invariable et croissant en force et en logique à mesure que les gouvernants sont obligés d'avoir recours à l'armée pour vaincre les velléités de juste révolte du prolétariat, n'a pas de meilleur bouillon de culture que le syndicat : car c'est la chair à patron dont on fait toujours la chair à canon.

Et quand, dégoutés, las, parvenus, les antimilitaristes dilettanti, amateurs, pétardiens, auront laissé dans la dernière de leur veste retournée leur antimilitarisme et leur antipatriotisme d'antan, on retrouvera l'antimilitarisme pur et intact au milieu des syndicats ouvriers avec l'idée saine de révolution sociale dont la grève générale sera la première phase.

C'est à cause de cela que les progrès de l'antimilitarisme dans la classe ouvrière donnent tant d'effroi à la bourgeoisie.

Aujourd'hui, les ouvriers ont cessé d'être les élèves de professeurs d'antiparlementarisme, d'antipatriotisme. Ils ont assez conscience du mal sous toutes ses formes pour en être les adversaires résolus, les combattants acharnés.

De même, ils n'ont besoin de personne pour savoir ce qu'ils ont à faire dans leur véritable intérêt ; nul mieux qu'eux-mêmes n'a le sens pratique de l'action à faire ou à ne pas faire et ils peuvent, sans vanité aucune, prétendre à se diriger seuls et à mépriser les critiques souvent grossièrement bêtes des donneurs de conseils.

Depuis longtemps, les libertaires dans les syndicats ont donné des indications sérieuses en ce sens. Et c'est chaque fois que les ouvriers ne s'y sont point conformés qu'ils ont été des dupes et des gaffeurs.

Aussi, c'est avec une grande joie que je verrais un organe comme le Libertaire négliger un peu les questions philosophiques pour s'occuper davantage des questions d'action pratique et entretenir toujours propre le terrain solide où se peuvent poser des principes aussi beaux que ceux de l'ouvrier libertaire.

Il semble que cet organe qui, en faisant sans cesse une bonne besogne de propagande, n'a pas toujours su se rendre utile et sympathique au monde ouvrier organisé, soit cependant seul capable d'accomplir de grandes choses dans l'évolution sociale et seul capable de donner le suprême effort pour accomplir enfin la Révolution ; il semble, dis-je, que cet organe, le Libertaire, comme le mouvement ouvrier lui-même, soit à un tournant heureux de son parcours sur la route de l'émancipation. Il peut maintenant voir clairement le but rêvé. Un plus vaste horizon s'offre à sa vue. Et si d'aucuns ont cru que la besogne finissait avec eux et que vieilliss sans être parvenus à leur idéal, il n'y avait plus rien à faire qu'à dormir ou à mourir, qu'à renier ou à démentir leur idéal d'hier, il faut que notre vaillant journal le Libertaire soit là pour couvrir à jamais d'un voile pudique ces vieillards. Il faut qu'il soit là, notre Libertaire, pour susciter des énergies nouvelles, réveiller de jeunes cerveaux endormis.

et former des volontés parmi les jeunes ouvriers intelligents et actifs.

Que d'autres organes veulent s'acharner dans la continuation d'un genre de propagande uniforme et aride, c'est leur droit. Nous ne contestons même pas leur utilité. Ils s'adresseront toujours à un public unique.

Que d'autres veulent suivre un peu trop l'opinion publique et vendre du papier, beaucoup de papier, n'importe où, n'importe comment, c'est aussi leur droit.

Que d'autres organes, enfin, cherchent l'originalité dans la bassesse de sentiments et parfois le manque de scrupules à l'égard même des meilleurs combattants de la cause sociale, plaignons-les et ne les imitons pas.

En un mot, que le *Libertaire* demeure un organe ouvrier de propagande révolutionnaire, de combat contre toutes les forces d'oppression, de lutte contre tous les préjugés et toutes leurs conséquences, en se gardant désormais de parler en ignorant d'événements sociaux dont quelques-uns de ses rédacteurs n'ont jamais vu ni compris les causes ou les aboutissants, et il vivra !

Le *Libertaire* peut vivre et devenir populaire, bien plus qu'il ne l'a jamais. Pour cela, qu'il soit vraiment lui-même, c'est-à-dire : simple, correct, courageux, audacieux et propre. Il le peut, il le doit, s'il veut remplir la belle destinée qui doit être la sienne. Aidons-le, travailleurs libertaires !

Georges Yvetot.



## Contre la C. G. T.

A la Chambre, on a encore une fois parlé de dissoudre la C. G. T. Il y avait longtemps que nos quinze-mille ne s'étaient occupés de la Confédération générale du travail, ce Parlement de cordonniers, de maçons et de menuisiers, pour parler comme M. Jacques Bonzon.

Oui, il y avait longtemps, et ça ne pouvait durer. L'autre jour, M. Georges Berry, défenseur inamovible des mastroquets, a attaché le grelot. Serait-ce parce que les discussions sur l'affaire Durand lui ont appris que dans beaucoup de syndicats — hélas ! pas encore dans tous — on faisait de la propagande anticoolique ?

Quoi qu'il en soit, le gros Berry veut le mort à la C. G. T. ; il voudrait qu'on la dissolve, qu'elle disparaisse à tout jamais, qu'il n'en soit plus question. Et, pour ce faire, il avait, l'autre jour, l'appui d'un illustre inconnu, l'avocat-député Lalroue.

M. Georges Berry est venu raconter, avec le sérieux d'un âne qu'on étrille, qu'en période de grève on mettait de longs clous dans une chaussure, et, qu'avec ça, on cognait sur la tête des renards !...

Et pas un des nouveaux députés socialistes unifiés n'a bondi à la tribune pour enseigner *in anima vili* au député du neuvième ce qu'il fallait entendre par chaussure à clous ! Nos anciens confédérés, les Lauche, les Lavaud et les Dumas avaient pourtant là une belle occasion. Ils n'en ont point profité. Les bourgeois seraient-ils déjà adaptés ?

Si les arguments de M. Berry étaient plutôt comiques, ceux de M. Briand furent idiots. Comme on les a trouvés dans les feuilles quotidiennes, il est inutile de les rapporter ici.

Les soutiens du Capital n'ayant pu s'accorder sur la sauce à laquelle il convient de manger la C. G. T., celle-ci ne sera pas encore zigouillée.

Il est vrai de dire que cela n'a pas autant d'importance. Comme le dit notre ami Georges Yvetot, dans la *Voix du Peuple*, c'est l'intérêt des syndicats d'être groupés ; et qu'on dissolvait ou non la Confédération générale du travail, les syndicats s'uniraient quand même entre eux.

A moins qu'on ne supprime en même temps les syndicats. Mais, alors, là, c'est une autre paire de manches. On ne supprimera pas comme ça les syndicats sans que les syndicats se défendent. Et puis, parviendrait-on à dissoudre l'organisme confédéral, les fédérations et les syndicats, ce qu'on ne dissoudra pas, c'est l'esprit de révolte contre le parasitisme patronal qu'a semé la C. G. T. dans la masse ouvrière.

Tant que l'exploitation capitaliste subsistera, tant que le prolétariat sera grugé, tyrannisé, emprisonné, fusillé, la révolte sera à l'ordre du jour. Et, confédérés, syndiqués ou non, quand les travailleurs auront pris conscience de leur véritable intérêt, ils agiront avec les armes en leur possession, d'après les circonstances et les événements ; ils agiront par eux et pour eux. Ce jour-là, les ridicules mesures de censure prises par Briand ou ses successeurs n'auront guère d'importance.

Louis Granddidier.

# Au Japon

C'est fait : dans une prison de Tokio, Kotoku, sa compagne et dix de leurs camarades ont été pendus. La sinistre besogne, commencée à 8 heures du matin, ne fut terminée qu'à 3 heures du soir, car il n'y avait qu'une seule potence dans la prison.

Nos camarades sont morts bravement, comme surent mourir déjà d'autres anarchistes à Chicago, en Espagne, en Russie, en France, à Londres dernièrement et partout où des hommes, comprenant un jour combien il faut être lâche, vil, pour vivre en résignés dans l'enfer capitaliste, essayèrent de désiller les yeux de leurs camarades de peine, et, en face des tyrans de toutes sortes, des exploiters voraces, des maîtres orgueilleux, se sont levés pour proclamer le droit à la vie de chacun, pour fouailler ce monde de bas jouisseurs, toute la séquelle des profiteurs de l'ordre social, toute la grouillante vermine obscurantiste enserrant la pensée des pauvres gens, des souffreteux dans les mailles de leur morale traditionnelle et imbécile.

Les prêtres d'une divinité nébuleuse, les prêtres de la Patrie, de la Morale, de l'Etat, les prêtres hypocrites, cauteux, grands maîtres de l'éloignoir qui soignent jalousement la bête de leurs contemporains, pour mieux les asservir, qui cultivent avec passion le préjugé et le mensonge, trouvent devant eux le logicien, l'anarchiste qui les confond.

Et par tout le monde, du Nord au Sud, de l'Occident à l'Extrême-Orient, les vieilles idoles pâlissent devant la raison, les maîtres tremblent devant ceux qu'ils opprimèrent si longtemps ; le vent de révolte qui souffle parfois çà et là en rafale enragée, leur donne la chair de poule, et ils ont recours à la manière forte, pensant par là arrêter la marche des idées émancipatrices ; ils emprisonnent, ils fusillent, ils guillotent, ils pendent, comme tous les tyrans qui sentent leur empire crouler sous leurs pieds ; ils deviennent plus féroces, plus ignobles, plus hideux que jamais, croyant peut-être que les cadavres de leurs victimes consolideront leurs trônes chancelants.

Oh ! certes, s'ils chancelent, ces trônes tiendront longtemps encore ; les bonisseries paix-sociales, les charlatans de la politique, et tous les frelons de la grande ruche humaine ne sont pas près de disparaître ; mais ce que l'on ne peut nier, c'est que l'idée anarchiste fait du chemin.

Cette anarchie que d'auteurs trouvent désuète, pauvre, simpliste, va jusqu'en Chine, jusqu'au Japon et des hommes, là-bas, meurent pour l'avoir propagée. Elle fait son tour du monde, cette doctrine dédaignée par les pontifes du socialisme ; elle fait passer un souffle de fraternité sur toute la terre, dans le monde des exploités. Ah ! Monsieur Jean Longuet, qui semblez déplorer que les martyrs de Tokio « aient été poussés à l'emploi des moyens extrêmes et aux conceptions simplistes de l'anarchie » !

C'est donc qu'au Japon, comme en France, comme partout, le vaseux socialisme parlementaire n'a rien donné ?

C'est donc pour cela que Kotoku, qui était un érudit, traduisit en langue japonaise les ouvrages de Kropotkine ; c'est donc parce que là-bas aussi le socialisme était impuissant, que des hommes de cœur, des sincères, des énergiques se firent, au mépris de leur vie, les propagateurs de l'anarchie « simpliste » de Reclus, de Kropotkine, de Ferrer, de Malatesta, de Domela Nieuwenhuis et de tant d'autres.

Une doctrine, une idée, qui suscitent tant d'héroïsme, tant de franche courage devant la mort — rappelons-nous Ferrer « en chapelle », passant sa dernière nuit à dicter ses dernières volontés, et quand l'aube de ce matin d'exécution blanchissait les vitres de son cachot, s'inquiétant seulement de son école moderne ; rappelons-nous aussi la fin des martyrs de Chicago ; — cette idée, disons-nous, qui fait de tels hommes n'est point si naïve, si simpliste, si rocambolesque.

Ces hommes qui vécurent et moururent courageusement, n'étaient point, que nous sachions, des mystiques illuminés, des névrosés, des malades ; leur vie d'étude, d'action méthodique, de science, nous prouve au contraire que ceux qui sacrifèrent souvent une situation enviable, leur liberté et parfois même leur vie, à leur ardent désir d'enseigner, de proclamer ce qu'ils savaient être la vérité, étaient des esprits réfléchis, des hommes raisonnables dans toute l'acception du mot.

Depuis que le Japon de Pierre Loti est un peu démodé, que Tokio s'éclaire à l'électricité et que Mme Chrysanthème s'habille avec les derniers modèles de chez Paquin, on a beaucoup parlé de péril jaune. Les ganaches du nationalisme, les statisticiens, les membres de

l'Institut, etc., nous parlaient de l'envahissement probable de notre sol par une légion de petits hommes couleur safran aux yeux bridés, pleins de malice et de froide détermination, qui, communiant tous dans le même amour de leur patrie et de leur race, obéissant aveuglément à leurs chefs, et vouant un culte passionné à l'empereur-dieu, nous auraient exterminé et se seraient installés en maîtres dans la vieille Europe.

Voilà maintenant un autre péril jaune pour les pays occidentaux. Du Japon, du pays qui, il y a un demi-siècle, était encore en pleine féodalité, du Japon des Samouraï qui, en cinquante ans, évolua d'une manière surprenante, qui se militarisa au point de rivaliser avec toutes les grandes puissances européennes, et qui battit la vieille Russie, viendra peut-être la révolution qui embrasera le monde.

Si l'on tient compte de la rapidité avec laquelle le Japon s'est militarisé, s'est mis au diapason des autres Etats, on peut penser que ce peuple verra vite la sotte des armements, l'horreur de la guerre, et enverra promener son mikado avec les mêmes enthousiasmes Bandzaï ! qui l'acclamaient après la guerre russo-japonaise.

Le but qu'il nous semble si difficile d'atteindre rapidement, le Japonais nerveux l'atteindra peut-être avant nous. Ludovic Naudeau lui-même convenait, il y a quelque temps, que les idées nouvelles faisaient énormément de progrès au Japon et que le prestige divin du Mikado s'amoindrisait singulièrement. L'acte épouvantable commis à Tokio, l'assassinat de douze militants anarchistes, parmi lesquels une femme, va sans doute, comme tous les actes de ce genre, faire germer des énergies nouvelles, susciter un mouvement de révolte contre les assassins et, après avoir donné une sévère leçon aux tyrans d'aujourd'hui, l'anarchie demain posera peut-être sur le Japon son grand lien fraternel.

Eugène Péronnet.



## POUR LA REPUBLIQUE

La Guerre Sociale du 18 janvier, sous le titre : En Portugal, fait savoir à ses lecteurs qu'une République est meilleure qu'une monarchie, c'est pourquoi les travailleurs portugais ont tout intérêt à garder la leur.

Où ou non, est-ce sous la République, troisième du nom, que la France vota les lois scélérates ! Où ou non, est-ce en France, où règne le mot est exact, la République des panamistes, des radicaux, des mangeurs de curés et de prolos (tout fait ventre, bienheureux qui avale), que sont traqués syndicalistes, révolutionnaires et anarchistes ? Où ou non, est-ce par un gouvernement républicain que fut condamné Gustave Hervé à quatre ans de prison pour avoir osé élever la voix en faveur d'une victime de la police des mœurs ? Eclairiez votre lanterne, camarade Sans-Patrie.

## LEURS PRECIEUSES PEAUX

Londres, 22 janvier. — On télégraphie de Berlin au Daily Mail qu'un grand hangar pour dirigeable sera prochainement construit à Potsdam, à proximité du palais.

Ce navire aérien serait réservé pour l'usage exclusif du kaiser et de sa famille au cas où un événement imprévu se produirait comme celui qui a forcé le roi Manoel à quitter brusquement Lisbonne.

## OUI, MAIS...

Un esprit nouveau souffle en Prusse ; les émeutes de Moabit en sont un des signes, et il se pourrait qu'un beau jour — le plus beau pour le peuple allemand — la « populace » ne laissât pas à l'« élu du Seigneur » le temps de fréter son dirigeable.

Un autre signe des temps nouveaux, peut-être proches, est dans cette allocution prononcée par le président du tribunal devant lequel comparaissaient, le 23 janvier, dix-huit manifestants de Moabit, précisément :

Les agents qui étaient dans la rue pour maintenir l'ordre et le calme se trouvaient certainement justifiés dans l'exercice de leur fonction.

Mais cette justification faile, si, comme l'ont prouvé des témoins, un passant paisible est assailli par eux à coups de sabre, en pareil cas celui qui, témoin d'une telle brutalité, y répond par un coup de revolver

bien visé, celui-là n'agit pas contre la loi.

Et le correspondant berlinois d'ajouter : Il est évident que les agissements de la police ont singulièrement ému les juges.

C'est un des faits les plus caractéristiques de l'évolution rapide que subit, en ce moment, la vieille Prusse conservatrice dans son aspiration vers le libéralisme.

Le « schulzmann » brutal n'est plus considéré comme le dieu, inflexible, devant lequel tremblaient les foules, dont un seul geste suffisait à faire place nette, et qui était soutenu contre que contre par les autorités.

Le jugement du deuxième procès des manifestants de Moabit a été rendu aujourd'hui.

Les inculpés s'en tirent avec des peines relativement légères. Quatorze d'entre eux ont été condamnés à des peines de prison variant d'un an à quinze jours ; quatre ont été acquittés.

Nous attendons maintenant la protestation de la magistrature et de la presse française, applaudissant au verdict de Rouen et aux scènes d'horreur de Sydney-Street.

Car il n'y aura bientôt plus que les Républiques et les Monarchies à libérer pour glorifier les sauvageries policières et judiciaires.

## SHERLOCK AU NATUREL

Le Figaro du 22 nous apporte une charmante nouvelle : Conan Doyle policier.

Le fameux auteur du non moins célèbre Sherlock Holmes s'est, paraît-il, mis à la disposition de Scotland Yard pour aider à la recherche des véritables criminels de Houndsditch.

Conan Doyle a consacré ces deux dernières années à des études microphotographiques qui lui fournissent des indices précieux.

Deux des meilleurs détectives de Londres travaillent sous ses ordres.

L'écrivain vient de déclarer au chef de la police que, d'après lui, on retrouverait la trace des coupables à Paris et à Amsterdam.

## Gorion en appel

C'est le vendredi 3 février que le jugement condamnant Gorion à 30 mois de prison viendra en appel.

Le jeudi 25 août, des ouvriers du bâtiment, en grève depuis un mois, manifestaient à Margency, près Montmorency.

Entendant le chant de l'Internationale, des renards qui travaillaient dans un château appartenant au sénateur vendéen Leroux, furent pris de honte et allèrent se cacher dans la demeure du jardinier de la propriété.

Les ouvriers allaient toujours chantant, lorsque des coups de feu retentirent et un jeune homme, qui n'était même pas gréviste, passa sur la route, tomba blessé grièvement à l'œil ; plusieurs autres grévistes furent légèrement atteints.

D'où venait donc cette fusillade ?

C'était le jardinier Auroy, qui, sans doute encouragé par les poltrons et les malheureux inconscients qui s'étaient réfugiés à ses côtés, dissimulés dans un buisson, déchargeait son fusil de chasse sur les manifestants, sans que ces derniers eussent commis aucune provocation.

Le lendemain, les journaux à grand tirage, avec cliché en première page, louangeaient ce « brave » jardinier d'avoir fusillé ses frères exploités qui, moins veules que lui, avaient osé demander un peu plus de bien-être à leurs exploitateurs ; et ces mêmes journaux accusaient un de nos camarades, Gorion, d'être le meneur et l'auteur de l'attentat dont avaient été victimes les grévistes. De battre la grosse caisse autour de l'incident, et de crier à la répression, les journaux bourgeois n'y manquèrent pas ; la presse capitaliste menait la campagne contre les militants révolutionnaires et syndicalistes, laquelle devait plus tard avoir pour apothéose la condamnation à mort du secrétaire des charbonniers du Havre, Durand.

Foulant aux pieds toute justice, toute équité, ce fut non pas le fusillier, le jardinier Auroy, que l'on traîna devant les tribunaux, mais les fusillés. Tous les manifestants qui eurent le malheur d'être blessés — ceux-ci au nombre de six — furent inculpés et condamnés par le tribunal de Pontoise à six mois de prison.

Contre Gorion, même pas cette preuve de la blessure, démontrant sa présence sur les lieux de l'incident, mais il est anarchiste et signalé par la police de la Seine ; les journalistes en ont fait un anarchiste dangereux ; il fallait qu'il fût condamné. Les juges de Pontoise, voulant profiter de la grosse affaire pour attirer les regards de gens au pouvoir, et montrer leur servilité, y allèrent du maximum.

Gorion fut condamné comme anarchiste, comme meneur, pour excitation au désordre, à dix-huit mois de prison et à cinq ans d'interdiction de séjour.

Devant l'attitude des juges, qui osèrent féliciter le jardinier Auroy en plein tribunal ; devant l'innocence de ses camarades et la sienne, Gorion, indigné, protesta au nom des condamnés et déclara aux chats-fourrés que leur justice était une monstruosité. Sur quoi, douze

mois de prison furent ajoutés à sa première peine.

La chose parut si inique même à un avocat présent aux débats, — le défenseur de Gorion n'étant pas là, — qu'il ne put s'empêcher de protester à son tour.

Et voilà pourquoi et comment ce militant anarchiste et syndicaliste est à l'heure actuelle en prison. La cour d'appel réparera peut-être l'erreur, ou plutôt le crime des juges de Pontoise ; mais que la bourgeoisie prenne garde ; qu'elle sache bien que les anarchistes n'abandonnent pas leurs camarades, qui sont assez énergiques et assez courageux pour faire de la prison pour leurs idées ; qu'ils se souviennent du passé...

A. Dauthuille.

P.-S. — Notre gérant Dulac est toujours à la Santé, au régime politique, c'est vrai, mais n'en est pas moins tenu, alors qu'il devrait être en liberté provisoire comme cela s'est toujours fait.

Alors que tous les inculpés mêlés à la grève des cheminots ont vu leur dossier d'inculpation aller à la Chambre des mises en accusation, pour notre camarade, l'on n'a encore entendu parler de rien.

Que pense-t-on faire de notre gérant ? Qu'attend-on pour s'occuper de Dulac ?

Peut-être une nouvelle grève des cheminots, après tout !

A. D.

## Fédération révolutionnaire communiste

En raison de la fête donnée dimanche prochain au profit du *Libertaire*, la Fédération ne se réunira que le dimanche 5 février, à 3 heures de l'après-midi, salle Fabien, 70, rue des Archives ; cette réunion étant plénière, les groupes sont priés de s'y faire représenter par un camarade au moins.

Nous pensons que tous se feront un devoir de venir coopérer à la réussite de la fête ; il est indispensable que celle-ci obtienne plein succès.

La commission chargée d'élaborer la brochure de propagande à l'occasion des conseils de révision fera connaître le résultat de ses travaux à l'assemblée plénière qui prendra les dernières dispositions pour le tirage. Le trésorier y recevra les cotisations.

## Comité de Défense Sociale

Le Comité, dans le but d'assurer la plus grande publicité à l'affaire Aernout-Roussel, a décidé de modifier le prix des images d'Epinal éditées récemment.

Ces images seront vendues maintenant : 10 fr. le mille ; 5 fr. 50 les 500 et 1 fr. 25 le 100. De plus, des prix spéciaux seront consentis aux groupements qui désireraient faire des commandes de plusieurs milliers en un seul envoi.

Il faut que nos camarades profitent du renouveau d'actualité que donne à cette affaire le prochain procès des assassins d'Aernout pour distribuer en grand nombre les images qui contiennent, d'une façon populaire, le martyre d'Aernout et l'acte courageux de Roussel.

Adressez les commandes à Ardouin, 86, rue de Cléry, Paris.

# L'Union Nécessaire

Ainsi que nous l'avons montré, nous voici donc restés seuls, nous, les anarchistes communistes révolutionnaires, en face des forces du Capital et de l'Autorité. Les partis les plus avancés, les révolutionnaires les plus sincères et les plus dévoués à la cause de l'émancipation humaine resteront malgré eux des forces de conservation sociale. Car la liberté et le bien-être, c'est-à-dire la possibilité de se développer librement dans des conditions égales pour tous, possibilité assurée par le droit de chaque individu à toutes les richesses intellectuelles, morales et matérielles, dans une époque donnée — cette liberté et ce bien-être, disons-nous, sont inconcevables, irréalisables tant que subsistent le Privilege et la Fortune... Or, tous ceux qui combattent le cynisme, l'injustice et la tyrannie de l'organisation sociale actuelle pour lui substituer une organisation nouvelle, mais édictée sur les mêmes bases que la première, représentent une force de l'opposition, parce que mécontents, insatisfaits, mais, surtout et malgré tout, une force de la réaction sociale et morale, parce qu'autoritaires et légalistes, même en dépit de leur révolutionnarisme réel, comme chez les « insurrectionnels », ou fictif et trompeur, comme chez tous les socialistes démocrates...

Voilà pourquoi nous restons seuls dans la bataille engagée contre la misère, l'oppression et l'ignorance ! Nous restons seuls en présence de l'ennemi, car nous sommes seuls à lutter non pas seulement pour la transformation de la superstructure sociale tout en conservant ses bases, mais toujours et surtout — il faut souligner cela aux « hérétiques » — pour la complète disparition par l'éducation, l'action et, finalement, par la révolution sociale de tout ce qui constitue la genèse et la base de l'organisation sociale actuelle : de l'Autorité (despotisme, monarchisme, parlementarisme, collectivisme ou « hérétique » fédéraliste), de la Propriété (c'est-à-dire du droit effectif pour qui que ce soit d'accaparer de la richesse sociale, créée par les efforts individuels et collectifs ; de la religion (c'est-à-dire des dogmes scholastiques forgés par les superstitions et la mauvaise foi avec l'intention d'en user pour exploiter les hommes), de la morale sociale, obligatoire et officielle...

Mais élaborer ses idées, les fonder en système, trouver ou accepter les moyens pratiques pour leur réalisation dans le corps social et la vie individuelle, ne suffit pas au triomphe d'une idée que nous croyons être juste, utile et réalisable. Une question se pose devant nous, une question très délicate, mais d'une importance capitale : Quelles sont les forces qui peuvent vraiment lutter pour cette idée ? Nous avons déjà répondu à cette question, mais seulement en partie. Nous ne pouvons marcher ni collaborer avec le Parti socialiste, ni avec aucune organisation, même révolution-

naire, qui poursuit la réalisation de la liberté et du bien-être par l'autorité et par les décrets. Mais qui peut donc être avec nous dans ce cas ? Où doit se faire notre propagande ? Où doit rejaillir l'exemple de notre action ?...

Nous sommes loin de ces temps romantiques, où l'on croyait transformer le monde par la persuasion des « seigneurs », des maîtres. On ne prie pas des maîtres et des exploités, on les combat. On n'attend pas leur bienveillance, mais on les oblige par la force à être plus humains. On ne fait pas appel à leurs consciences, mais on les réveille en secouant à grands coups leurs coffres-forts.

Seuls les ouvriers, c'est-à-dire ceux qui produisent tout, mais qui ne sont pas admis à consommer de tout ; seuls les ouvriers, qui portent en eux la force à dresser contre la tyrannie, eux seuls peuvent lutter jusqu'au bout pour leur émancipation, pour l'émancipation humaine...

Ceci n'est ni du marxisme, ni de l'« ouvriérisme », mais une réalité saisissante, qui nous apparaît à chaque instant avec la même clarté et la même insistance. Jamais aucune révolution économique ne s'est faite sans ce « peuple » ; jamais on n'a pu seulement transformer les formes politiques sans demander le concours de la classe ouvrière. En France, comme ailleurs, la classe ouvrière par sa situation économique, intellectuelle et morale constitue la force opposée à celle de la bourgeoisie. Donc, c'est entre ces deux classes-là que la lutte est engagée ; entre ces deux consciences — dont l'une est déjà pleinement formée — que la bataille se livre sans répit. Il n'y a pas une troisième force. Elle n'existe pas. Elle ne peut pas exister, sinon dans les systèmes nébuleux d'un philosophe ou d'un professeur quelconque.

Ah ! je sais qu'on me dira que cette classe ouvrière a marché et continue à marcher avec toutes les réactions, comme elle marchait avec toutes les révolutions. Elle a crié aussi bien « Vive le roi ! » ou « Vive l'empereur ! » comme elle acclame le régime présent en gémant « Vive la République ! ». On me dira aussi que cette même classe ouvrière donne des jaunes et des renards ; que c'est elle qui avale sans broncher les coups de tous les maîtres et de tous les profiteurs. Oui, tout ceci est vrai, bien vrai. Mais il y a aussi dans tous ces événements-là un phénomène, d'une importance primordiale, que nos amis philosophes bien intentionnés oublient. Ce phénomène se résume en quelques mots : la classe ouvrière ne fut jamais satisfaite et elle ne s'est jamais laissée tromper très longtemps. Et si la conscience ou la compréhension des choses lui ont manqué quand elle se trompait ou se laissait tromper par les arrivistes et par les démagogues, elle n'a jamais constitué un bloc de conserva-

tion sociale. Elle gronde toujours. Et si elle est lâche pendant certaines périodes, elle balaye aussi les vieux mondes par des révolutions héroïques, comme aucune autre classe sociale n'en a encore faite.

Toutes les forces d'opposition sont devenues conservatrices et réactionnaires pour toujours aussitôt après le premier succès remporté. La classe ouvrière n'est pas et ne peut pas être une force psychologique et, surtout, économique, de conservation sociale. Il y a aussi des faits qui nous montrent que, seuls, les exploités peuvent essayer de se libérer de la tyrannie... Et la thèse soutenue par beaucoup de camarades qui consiste à opposer à la lâcheté et au conservatisme de la classe ouvrière l'héroïsme et le révolutionnarisme de ceux qui sont sortis de la bourgeoisie ou de la classe moyenne, n'atteint en rien mon argumentation. Car si ceux-là mêmes sont utiles pour la liberté, ils ne peuvent rien faire sans l'appui moral ou matériel de la classe ouvrière.

Mais où est cette classe ouvrière ? Où faut-il la chercher pour l'instruire, pour batailler avec elle ? La réponse est très simple : elle est dans les syndicats. Mais oui, messieurs les « philosophes » ! Il est impossible aujourd'hui d'organiser en France un mouvement économique ou autre sans les syndicats. Certes, les syndicats ne groupent pas tous les affamés, tous les exploités de ce beau pays. Mais ils groupent surtout les éléments capables de faire « quelque chose ». La seule organisation qui puisse rendre possible un mouvement économique — comme, par exemple, la grève — est le syndicat. Je serai éternellement reconnaissant à celui qui fera la découverte d'une autre organisation existante capable de mener la même lutte ! Si tout le monde de la classe ouvrière n'est pas syndiqué, seul, le syndiqué peut, aujourd'hui, faire une grève, lutter contre ses patrons. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? C'est une autre question, mais cela n'empêche pas les faits d'exister.

Les syndicats sont le résultat de l'évolution historique ; ils sont nécessaires pour la lutte et pour la réussite de la bataille engagée (ceci est vrai pour toute époque ; nous ne pouvons rien dire pour l'avenir, qui n'est même pas intéressant). Or, le syndicalisme révolutionnaire a ses moyens, pris dans l'arsenal des anarchistes révolutionnaires ; il a un but, également emprunté à ces derniers : la libération économique, l'émancipation intégrale. Tout cela fait du syndicalisme révolutionnaire la véritable organisation du mouvement révolutionnaire ouvrier. A ce point de vue il est inattaquable par nous ; au contraire, nous ne pouvons trouver un champ meilleur pour cultiver nos idées pour la révolution sociale et non point pour « philosopher » ou pour gueuler « révolutionnairement », sans plus.

Sans doute, l'idée révolutionnaire n'est-elle pas encore bien formée, bien cristallisée dans certains syndicats.

Sans doute en est-il qui sont très loin du syndicalisme révolutionnaire et la plupart sont médiocrement organisés presque tous sont centralisés ; le fonctionnarisme y est très étendu ; la propagande ne s'y fait pas d'une manière normale et systématique. Tout cela est vrai. Mais cette situation-là n'est pas une excuse pour les révolutionnaires, qui confondent trop souvent le syndicalisme révolutionnaire avec le syndicat, le mouvement avec son organe ; elle ne donne pas non plus le droit de nier la valeur et l'importance de ce mouvement. Les anarchistes commettent quelquefois — moins rarement maintenant qu'autrefois — une profonde erreur en niant cette importance pour la raison que tel ou tel syndicat ne fait rien de révolutionnaire.

S'il est admis qu'irréfutablement la révolution sociale ne pourra se faire sans la classe ouvrière, il n'est que plus logique et plus pressant d'entrer dans

les syndicats, d'y faire une propagande active et systématique de nos idées, pour amener le syndicat à réaliser une organisation meilleure et pour que le syndicalisme révolutionnaire ne se transforme pas, sous l'influence de la démagogie, en un parti quelconque, pour qu'il reste toujours une forme de mouvement, possédant ses moyens et ne visant que l'émancipation des travailleurs par la force des travailleurs eux-mêmes.

Certainement, ce travail est très difficile ; la tâche est très lourde. Mais la révolution demande aussi un long travail cérébral, moral et musculaire. Le syndicat essaye de le faire. S'il ne réussit pas ou même s'il ne le fait pas, secouez-le, entrez dans son sein, poursuivez cette tâche, et votre critique du centralisme ou du fonctionnarisme syndical aura une tout autre portée.

Wasso Chrochell.

(A suivre).

## PROPOS D'UN PAYSAN

# LA JACQUERIE CHAMPENOISE

Jacquerie, c'est peut-être exagéré, mais un fait demeure : ces vigneron de la Champagne, dont jusqu'ici on n'avait pas voulu entendre les plaintes, se sont fatigués de crever de faim au milieu de leurs barriques pleines, pendant qu'à Paris un richard comme Casimir-Perier pouvait, avec les revenus du fameux *denier d'Anzin*, attacher au cou de sa femme 150.000 francs. Ils se sont révoltés et ils ont eu raison.

Ca n'a pas été les imposantes manifestations des villes méridionales d'il y a quelques années. Moins nombreux et moins bruyants, les gars de la Marne ont eu plus d'audace que les paysans languedociens. En maintes localités ils ont assailli les caves des fraudeurs et éventré les futailles ; le vin a coulé au ruisseau.

Symptôme caractéristique : c'est au chant de l'*Internationale* et sous les plis du drapeau rouge qu'ont marché les émeutiers. Le malentendu entre les villes et les champs, si profitable à nos communs exploités, tend à se dissiper. Espérons qu'avec l'aide de notre propagande il disparaîtra complètement.

L'effervescence a été particulièrement grande à Damery, à Venteuil, à Hautvillers, ainsi qu'à Dizy, Ay, Cumiers et dans la région d'Avisé. Nos lecteurs ont, dans les quotidiens de la semaine passée, vu les faits de révolte et l'occupation militaire de la Champagne : dragons, lignards et chasseurs à cheval ont inondé le pays.

L'affaire a naturellement eu son contre-coup au Parlement. Briand, l'ancien chevalier du travail et l'apôtre de la grève générale, s'est fait tout miel et

tout sucre. Tout en blâmant énergiquement le sabotage, il a promis de donner aux paysans révoltés toutes les satisfactions voulues et désirables.

Malgré l'instinctive méfiance du gros des paysans envers la Fédération agricole, qui prêchait le calme et l'apaisement après les promesses ministérielles, la détente semble s'être opérée et le calme revenu. Le sous-préfet d'Epernay a fait afficher le discours de l'ancien gréviste-généraliste promettant satisfaction aux vignerons ; ceux-ci attendent.

Dubois, le *Rédempteur* de là-bas — car la Champagne paraît avoir son Marcelin Albert — a déclaré à des journalistes qui lui tiraient les vers du nez : « Nous allons patienter encore quelques semaines, à la condition, cependant, que les fraudeurs ne nous « marguent plus, en amassant dans leurs caves de nombreux stocks de vins étrangers. Nous resterons calmes parce que nous avons la quasi-certitude d'être satisfaits, mais si le gouvernement oublie ses promesses, l'agitation reprendra aussitôt. » Reste à savoir si de grandes déceptions ne viendront pas faire regretter aux trop confiants vignerons la patience dont ils vont s'armer et si, à attendre sous l'orme, leur énergie ne va pas se volatiliser et ficher le camp ?

Quoi qu'il en soit, dégageons rapidement de ces événements imprévus quelques enseignements utiles aux révolutionnaires :

D'abord, qu'il faut compter sur le paysan pour la prochaine Révolution sociale. Sans le paysan, rien à faire. Tous les mouvements qui n'auront pas

## Les idées du Père François

Nonchalamment, sa grosse pipe de terre cuite à la bouche, il avait suivi le rude sentier qui part de la gare de Courville-la-Rivière pour aboutir au bois de Freneuse. Il était monté lentement à pas menus, et néanmoins lorsqu'il arriva sur le chemin plat il était tout essouffé et dut s'éponger le front.

C'était un brave bourgeois qui n'avait toute la semaine qu'à penser à sa partie de pêche du dimanche, et, depuis un an, c'était dans ce joli bras de Seine qui baigne Freneuse qu'il lançait l'hameçon.

Pressé d'être au bord de l'eau, il hâta le pas. Oh ! il n'avait pas l'esprit embarrassé par quelque amour de femme, pas plus du reste que par des idées d'ordre religieux ou politique. Il ne voulait en entendre parler. Pourtant, cette fois-là, il semblait soucieux. Bientôt il sortit du bois. Une voûte d'azur s'incurvait au-dessus de lui ; au loin il apercevait la ligne violacée d'immenses bois qui se confondaient avec le ciel, puis de vastes champs de blé, d'avoine, qui formaient à cette hauteur de petits carrés allant se rétrécissant à mesure qu'ils s'éloignaient.

La Seine, sa meilleure amie, coupait de son lit argenté, en faisant maints détours, tous ces champs dorés par l'éclat du soleil. A ses pieds, au bas de la colline, le village de Freneuse montrait de rustiques maisons paysannes dominées par le clocher de l'église, bâtie sur le flanc du coteau. Ensuite, plus près de lui, c'étaient encore des champs pleins d'une abondante récolte, qui montaient rapidement pour retomber de l'autre côté, vers Oissel, où l'on retrouvait encore la Seine, au loin, sur laquelle des pécheries avançaient, traînées par un remorqueur. Il était heureux d'être là, de se sentir vivre. Il était seul et tout cet air, cet air frais des matins d'été semblait s'offrir à lui pour qu'il l'absorbât. Aussi ses pommons n'étaient-ils pas assez puissants pour renfermer tout ce qu'il aurait voulu prendre et il s'en serait presque fâché. Il étendit la main, prit un épi de blé au champ qui bordait le chemin, l'ouvrit, en sortit un grain

qu'il mit dans sa bouche et pensa tout haut :

— Quel joli grain ! Quel bon pain cela fera !

Il allait reprendre sa marche quand, du champ voisin, une voix rude de paysan s'éleva.

— Ça va-t-il mordre aujourd'hui, mécieu Lebrun ?

— Je le pense, répondit le pêcheur en se retournant. Ah ! c'est toi vieux François ! Ça va, depuis dimanche... Si c'est comme l'autre fois, j'en aurai plus d'un cent dans mon filet avant la nuit.

— Quelle belle récolte ! Quel gros grain ! poursuivit-il, en revenant à son idée. Hein ! vous n'allez pas vous plaindre, cette année, père François, vous en toucherez de l'or, pas vrai ?

— Heu ! Heu ! de l'or, reprit le père François, peut-être... Après tout, nous autres, ça ne nous fait pas plus riches...

— Comment ? Comment ?

— Au contraire, y a plus d'travail et on n'a qu'à croûter et nos vingt-cinq sous par jour, tout comme si le blé s'était moins dru.

— Parce que vous, père François, vous n'avez pas de terre à vous ?

— Ma foi, non. Au fond, j'en sommes pas plus malheureux que l'sien qui possède un d'ces carrés d'terrain qu'vous voyez là-bas. Ah ! oui, allez, un sien qui en touchera d'la galette, c'est ben l'baron Cossu. Vous voyez toutes ces terres vers la gauche ? Eh bien, tout est à li.

— Oui, dit Lebrun, elles paraissent plus garnies, et le blé semble plus éclatant que les autres.

— Dame ! il est riche, il peut tout avoir pour tripler son blé. N'empêche qu'est un voleux itou et qui n'a pas crainte d'voler l'ouvriers qu'il fait travailler, et pis itou l'paysan qu'a un brin d'terre, parce qu'il s'a accaparé tous les marchés d'la région ; si ben que s'ils veulent vendre leur récolte, faut qu'ils s'adressent à li ou qu'ils l'portent au loin, et ça leur mange leu bénéfice. Ah ! j'vivons dans un triste siècle et dans une foutue société, allez !

« Tenez, écoutez-mé un brin, m'sieu Lebrun ; j'vas vous dire franchement l's idées

qu'j'ai dans ma tête d'homme qu'a pas quitté la terre et qui l'aime comme si qu'a s'rait à li. C'est comme qui dirait un rêve, mais si ça pouvait s'réaliser, ça s'rait l'bonheur pour tous... et ça pourrait s'réaliser si no voulait. Ça s'rait pas si sorcier ! Ecoutez... »

Alors, dans son langage amusant de bon Normand, il lui dépeint les conditions de vie du paysan. C'est toujours la même existence : on est là rivé aux chaînes du maître ; chaque geste, chaque mouvement n'est pas pour soi. Le matin, à l'aurore, on est dans les champs et le soir, au coucher du soleil, on y est encore. Ah ! on a le grand air, certes ; mais on n'a pas la liberté d'agir à sa guise. On n'a pas la liberté de s'étendre dans les champs lorsque le soleil darde ses rayons de midi. Le gain est maigre, et le dimanche on voudrait bien aller jusqu'à la ville où il y a tant de belles choses amusantes ; mais on n'est pas assez riche et alors, pour se désennuyer on va au cabaret dépenser ses sous péniblement gagnés.

Le père François poussa un profond soupir :

— Et ceux qui ont des enfants, reprit-il, croyez-vous qu'ils sont heureux ? On ne peut pas les envoyer à l'école pour qu'ils s'instruisent ; quand ils ont sept ou huit ans on les envoie garder les vaches et les moutons. Oh ! ça ne leur rapporte pas d'argent, mais ils sont nourris et ça aide un peu les parents.

« Et quand l'on voit des gens qui se disent cultivateurs », déclara François en haussant la voix, et qui n'savent seulement comment pousser le blé ! Ils ont toute la terre, tous les outils et les machines à labourer le sol, à faucher, lier et battre le blé. Ça se promène partout à cheval, en voiture, en auto. Ça nous écaserait même sur la route ; en attendant ils écrabouillent les poules et les poussins du sien qu'est assez riche pour en avoir. Et ça vous r'garde enco avec mépris. Salétes, va ! »

La face du père François était devenue rouge, ses dents grinçèrent, ses poings se fermèrent ; un frisson agita le corps des deux hommes. Le père François disait la vérité ; et seule la vérité mettait au cœur

des hommes la colère et la révolte justes. Ils restèrent là pensifs.

Mais le visage de François avait soudain changé d'expression. Il s'écarterait maintenant : on aurait dit qu'il voyait devant lui quelque image douce ou que l'humanité lui semblait toute changée. Alors il parla.

Il parla et ses mots étaient agréables à entendre. Malgré son patois normand, ses phrases formaient une poésie. Et les idées filaient, s'enchaînaient, harmonieuses et généreuses à la fois.

— Ah ! si l'on voulait, la terre serait le bien de tous. A quoi servent ces haies, ces bornes, qui sont autant de terrain perdu pour l'agriculture. Là, à droite, à gauche, on aurait un seul champ de blé, rien que du blé. A cinquante, à cent on le retournerait avec les instruments les plus perfectionnés, qui diminueraient chez l'homme la fatigue. Puis on l'ensemencerait, et au mois d'août ce sont tous les habitants du village qui viendraient faire la moisson et rentreraient le blé dans une immense grange commune. Que de peine épargnée ! Que de bien-être pour chacun ! On ne verrait plus de maîtres de la terre, plus de paysans affamés !

« Et pourquoi les travailleurs des champs ne s'associeraient-ils pas pour faire fructifier le sol en se passant des propriétaires exploités ! Sont-ce eux qui font les travaux agricoles, de la ferme ou des champs ? L'aiment-ils, seulement, cette terre qui les nourrit et qu'ils ne connaissent même pas ? »

« Et plus loin, sur d'autres terres ce seraient d'immenses champs de pommes de terre, de choux, de carottes, etc., qui seraient cultivés dans de mêmes conditions, serrés dans de vastes greniers et répartis ensuite selon les besoins de la consommation. »

« Et la libre entente ne se restreindrait pas aux ouvriers agricoles ; elle irait jusqu'aux villes où les paysans fraterniseraient avec les travailleurs de l'atelier et de l'usine, avec lesquels ils échangeraient leurs produits. »

« De l'argent ? A quoi bon ! ça ne se mange pas. Des lois ? Pourquoi faire ? Ne sont-elles pas faites pour défendre la propriété des barons Cossu. Or, la propriété n'existera plus. Tous au labour, tous au

plaisir, tous à la joie : quel beau rêve ! »

— C'est un peu de l'utopie, déclara Lebrun.

— Utopie ! Utopie ! s'écria le père François en levant les bras au ciel. Voilà bien le mot qu'on nous jette lorsqu'on veut le bien-être pour tous... Lorsqu'on ouvre les yeux et que partout l'on voit la misère et la maladie à chaque foyer ; lorsqu'on voit, dans tous les pays, les crimes des puissants et des gouvernants, l'exploitation odieuse des faibles et des ignorants, que l'on sait que cela peut changer et qu'on le veut, on a l'honneur d'être un utopiste !

« Ayez un cœur qui souffre de la souffrance humaine ; pensez, réfléchissez et exposez le remède que vous avez trouvé, vous serez un utopiste !... Et pourtant c'est la plus grande transformation que celle d'un grain de blé en ces belles tiges ? Est-ce une utopie, cela ? N'est-ce pas assez d'être hommes pour se sentir unis et fraternels, et pour penser que loin d'être une utopie l'union et la fraternité doivent être une réalité ? Utopie ! Voyez donc les transformations du passé et dites un peu si celle qu'on vous propose est plus impossible que toutes celles qui se sont opérées... »

Le père François allait continuer, mais déjà M. Lebrun avait jeté un regard en bas, vers la Seine ; il lui tendit la main :

— Vous savez, moi, déclarai-je en s'éloignant, je ne m'occupe pas de politique.

— Ce n'est point d'la politique, dit François en se courbant vers son travail. La politique c'est d'la foutaise, et les politiciens sont tous menteux. Pour que ça s'fasse, faudra qu'ça soit nous qui l'faisons. Aujourd'hui faut pas compter sur les autres.

Mais déjà M. Lebrun s'était engagé dans la petite sente qui descend vers la grand-route, en contournant l'église. Il s'arrêta, changea son filet et sa gaulle d'épaule et dit :

— Certainement, les idées du père François sont justes. Après tout c'est bien possible.

Et il reprit sa marche vers le fleuve qui coulait paisiblement, comme à son habitude, par ces tranquilles matinées dominicales.

G. Delgove.

le paysan avec eux échouera fatalement.

Il ne suffit pas d'obtenir sa neutralité, comme le croit le rédacteur en chef de la *Guerre Sociale* ; il ne suffit pas que le paysan laisse faire les travailleurs industriels, il faut qu'il les aide et qu'il fasse lui-même sa propre révolution.

Une catégorie nombreuse de paysans est trop laissée de côté dans notre propagande. Ce sont les petits propriétaires tenus à l'écart par le rigorisme peut-être excessif de la C.G.T. Il est vrai que le Sans-Patrie de la G. S. s'en contente en les donnant comme clientèle au P.S.U.

Eh bien ! l'estime qu'il y a autre chose à faire qu'à vanter à ces gens les beautés du bulletin de vote et à les habituer à préparer quatre années durant des candidatures au Conseil municipal, aux conseils généraux et d'arrondissement et à la Chambre des députés, ce qui est toute la propagande faite dans les groupes socialistes des campagnes.

Il faut frapper à la porte de toutes les habitations paysannes ; il faut réveiller ces cerveaux et ces consciences endormies. Il faut dire à ces hommes ce que nous voulons, comment nous entendons briser la domination du Capital, comment nous voulons opérer l'expropriation des usines, des ateliers, des mines, des voies ferrées, des paquebots et comment nous croyons qu'eux-mêmes doivent se libérer définitivement.

Mais il faut leur dire qu'ils n'ont rien à attendre d'un gouvernement quelconque, parlementaire ou révolutionnaire ; qu'eux seuls sont compétents pour faire leurs affaires ; qu'après avoir chassé les maîtres actuels ils n'ont pas à s'en donner d'autres et qu'ils n'ont qu'à envoyer à tous les diables Rédempteurs et Messies.

Sans doute, la Révolution exigera de l'entente, de la cohésion, une coordination d'actes et d'efforts, mais il faut compter aussi sur les actes d'initiative accomplis un peu partout par des minorités audacieuses et mettant les intéressés en présence du fait accompli.

Il faudra être prêt, le cas échéant, à suppléer aux défaillances des comités, qui hésitent souvent quand il faut agir. La grève des cheminots nous a démontré une fois de plus cette nécessité que nous n'aurions pas dû oublier depuis la Commune. Il faudra être prêt à faire la Révolution partout, dans chaque commune, dans chaque usine, à la mine, sur la voie ferrée etc., et à ne pas l'attendre par décret d'un gouvernement quelconque, serait-ce le gouvernement néo-blanciste des insurrectionnels avec ses juges, ses soldats, ses policiers révolutionnaires et sa « discipline de fer ».

Il est indispensable, si nous voulons faire œuvre viable, que l'action directe ne soit pas un vain mot.

Le père Barbassou.

## BIBLIOGRAPHIE

POUR L'INNOCENT DURAND

Dans quelques pages écrites d'une façon concise, l'erreur ou plutôt le crime judiciaire commis par le jury de la Seine-Inférieure, de complicité avec le parquet du Havre, tout l'historique de ce drame est exposé sans passion, avec le soin scrupuleux d'analyser les faits et de dégager la vérité.

La lecture attentive de cet opuscule montre bien quelle est la pensée qui a inspiré les douze jurés de la cour d'assises de Rouen dans le verdict qu'ils ont rendu. Ils ont voulu frapper un coup brutal contre l'idée syndicaliste ; ils ont tenté, par ce geste aussi cynique que tragique, d'entraver le mouvement gréviste, de terroriser l'agitation contre les faux frères, les renégats, les jaunes. Ils ont dépassé la mesure : au lieu d'inspirer de la crainte, ils ont provoqué de la stupeur, stupeur qui s'est changée en indignation violente et qui a forcé le pouvoir à lâcher la tête de Durand pour se rabattre sur sept ans de réclusion, en attendant d'être bientôt forcé de libérer la victime.

Il faut lire cette brochure, la faire circuler, la distribuer à profusion, de façon à ce que beaucoup de travailleurs la connaissent et sachent que les bourgeois sont prêts à tous les crimes pour défendre leurs privilèges de classe et qu'ils ne reculent pas devant une condamnation à mort, sous l'hypocrite prétexte de complicité morale. Il faut que tous les salariés sachent cela.

Ladite brochure est en vente au *Libertaire* au prix de 7 fr. 50 le 100 franc, et de 0 fr. 10 l'exemplaire.

### LA CLASSE OUVRIERE

par L. et M. Bonneff

Les Boulangers ;  
Les Terrassiers ;  
Les Employés de magasin ;  
Les Cheminots ; Le train et la voie ;  
Les Travailleurs du restaurant.  
Les Cheminots (gares, ateliers, bureaux) ;  
Pêcheurs Bretons.

Chaque brochure, avec une couverture illustrée par Delanoy : 0 fr. 15 ; franco : 0 fr. 20.

## Correspondance

### AUX CAMARADES

Nous sommes tous unanimes à déclarer que la grande presse est vendue au capital et au gouvernement et que dès qu'une iniquité quelconque se commet, elle s'empresse de faire la conspiration du silence, ou à défaut de salir les actes qui sont beaux et justes.

Nous devons nous efforcer d'avoir un journal qui soit bien assis et de le vulgariser dans la masse, afin de neutraliser l'action nocive que cette presse abjecte infiltre dans les cerveaux de ses lecteurs.

Dans un groupe de banlieue, voici comment nous opérons. Nous avons commandé au camarade Pierre Martin 15 *Libertaire* que chaque camarade place dans son entourage. Par ce moyen, nous sommes arrivés à vendre 25 exemplaires et nous ne désespérons pas d'arriver à en placer 50 ou plus, dans cette contrée où auparavant la vente était de 5 ou 6 exemplaires.

Par ce fait, non seulement nous donnons un appui moral au journal en le diffusant, mais nous intensifions en même temps l'idéal anarchique ; de même nous apportons un appui pécuniaire en ce sens que si nous demandons 25 exemplaires, nous envoyons la somme de 2 fr. 50 au *Libertaire* et nous supprimons les intermédiaires.

Natole.

## Chronique théâtrale

*Le Vieil Homme* a triomphé à la Renaissance, et M. Claretie, administrateur de la Comédie-Française et potentat au petit pied, déjà ridicule par son refus de jouer *Le Foyer*, de Mirbeau, et contraint de le monter ensuite, n'aura pas eu l'orgueil, cette fois encore, de jouir du succès de cette nouvelle pièce si humaine. Il semble que tout ce qui est officiel est forcément ennemi de l'art. Que l'auteur du *Petit Jacques*, du *Train* et autres romans plus populaires que littéraires se rassure, il n'aura encore des chefs-d'œuvre après lui et ses successeurs seront aussi bouchés, aussi aveugles et aussi ignares en art qu'il l'est lui-même. *Le Mariage de Figaro* fut censuré, interdit par les aliborons officiels ; malgré cela il fut joué un jour sur une scène nationale ; l'opinion publique impose aux gouvernants et aux pontifes ses idées et ses désirs, mais ne subit que passagèrement les leurs.

*Le Passé* ne fut joué à la Comédie-Française que le 2 juillet 1902, alors que l'Odéon l'avait monté cinq ans avant ; et c'est encore à ce dernier théâtre, où l'on est moins routinier, parce que le directeur a les coudées plus franches, qu'*Amour*, du même auteur, fut créée. Que Claretie monte des œuvres nettement réactionnaires, que les Lavedan, les Coppée y soient joués de préférence à tout autre, rien que de très naturel, leur clientèle, composée de vieilles douairières, de snobs et de vieux marcheurs, ne comprendrait rien aux idées nouvelles, et puis notre premier théâtre national n'est-il pas subventionné avec l'argent du peuple par les soins de notre république « démocratique » ? Il est donc tout désigné pour être réfractaire à toute initiative et à rester le dernier refuge de la routine.

Dans *Le Vieil Homme*, Georges de Porto-Riche nous présente le père et le fils amoureux de la même femme, l'enfant jaloux de son père, le père retenu au foyer l'entasse, l'ennemi, par amour maternel ; et c'est le déchirement de l'épouse, le sacrifice avec toutes ses angoisses, ses larmes, ses souffrances. Qu'importe qu'en son mari réparaissent le vieil homme, le cœur, qu'il soit amoureux de Mme Allin ou plutôt qu'il éprouve le désir de la posséder ; sa jalousie s'apaise se fond quand son enfant lui laisse entrevoir le secret de son âme d'adolescent. Que cette rivale soit pour son fils l'initiatrice, que malgré la douleur, le dégoût et la haine qu'elle lui inspire elle reste là, près de son petit, puisqu'elle est la joie, le bonheur, l'idole de l'enfant. Mais Augustin soupçonne son père d'être préféré à lui ; puis la vérité éclate à ses yeux : son père est l'ami de celle qu'il aime ; alors il va chercher l'oubli de son rêve dans la mort.

Rien de plus littéraire et de plus théâtral ; chaque scène est présentée avec soin, sans le secours des grossières ficelles employées trop souvent en pareil cas ; le dénouement est amené naturellement ; les caractères des personnages sont nettement dessinés, scrupuleusement étudiés. Cette pièce était trop sincère, trop vivante pour la Comédie-Française où, à part quelques chefs-d'œuvre classiques ou modernes, on ne joue que de vieux bateaux. De plus, M. de Porto-Riche n'est pas académicien comme Lavedan ; c'est peut-être pour cela que son style est plus clair et plus harmonieux que celui de nos immortels. Espérons que cet auteur ne fera jamais partie des quarante, et que son nom ne restera dans la mémoire des générations futures que grâce au durable succès de ses ouvrages, sans l'estampille officielle qui ne pourrait que nuire à ses qualités d'écrivain sincère.

Emile GUICHARD

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du *Libertaire*, c'est de lui faire des abonnés.

## Communications

### PARIS

Dimanche, 29 janvier 1911, à 2 heures du soir, salle Ferver, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, 5<sup>e</sup> Grande Fête Familiale de la saison 1910-1911 organisée par les Syndicats : tapissier, broderie, sellerie-bourrellerie, peintres, avec le concours du groupe Artistique Syndical. Concert par toute la troupe. On jouera : *Le Sentinelle du Village*, pièce en 1 acte, de Tristan Bernard ; *L'Anarchiste*, pièce en 1 acte, de L. Bouvet.

Causerie par le camarade Constant, conseiller prud'homme : « L'Emancipation de la Femme par le Syndicat ».

Le piano sera tenu par M. Leyder. Entrée libre.

Fédération communiste révolutionnaire (Groupe du 14<sup>e</sup>). — Le groupe organise une réunion pour la mise en liberté immédiate des camarades Durand, Roussel, Goriou et les 24 Japonais condamnés à mort pour le seul crime d'avoir voulu émanciper le peuple de ce pays.

Les jeunes conscrits sont invités à y assister le plus nombreux possible ; un cadeau leur sera offert à la sortie.

Cette réunion, organisée par le groupe révolutionnaire et les organisations syndicales de la Maison Commune du 14<sup>e</sup>, aura lieu mardi 31 janvier 1911, à 8 heures et demie du soir, à la Maison Commune, 111, rue du Château (14<sup>e</sup>).

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 2 février, à 8 heures et demie, conférence publique et contradictoire : « Les premières manifestations anarchistes en France », par Pierre Martin.

Salle de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne. — Mercredi 1<sup>er</sup> février, à 8 heures et demie du soir, conférence publique et contradictoire. Sujets traités : « Contre le socialisme, Anarchisme et Hervéisme ; Les véritables antimilitaristes ; Le droit de juger et l'affaire Durand ».

Les camarades Le Réfil et André Lorulot prendront la parole.

Les insurrectionnels et les révolutionnaires sont invités à venir défendre leurs idées.

Entrée 0 fr. 30.

La Libre Recherche (Groupe d'études sociologiques du Quartier Latin). — Le vendredi 27 janvier, à 9 heures du soir, salle Dubourg, 26, rue des Carmes, causerie-conférence, par E. Armand, sur « L'Immortalité du Communisme ».

Entrée 0 fr. 30.

Circolo di Studi sociali, Domenica 29 Gennaio, alle ore 2 e demie, nel locale rue Avron, 5 (Métro Avron, 20<sup>e</sup>), conferenza : tema : « Gli anarchici e la reazione giapponese ».

V. B. — Dopo la conferenza, discussione sull'utile di un'alea fra compagni per un serio lavoro di propaganda.

Groupe néo-malthusien du 45<sup>e</sup>. — 61, rue Blomet. Samedi, 28 janvier, à 9 h. du soir, causerie par Verliac, sur : La limitation des naissances.

Emancipata Stelo, union internationale des Idistes d'avant-garde. Cours organisés : *Coopération des Idées*, 157, faubourg Saint-Antoine, à 9 heures le lundi.

Salle Lehm, 38, rue François-Miron, le mercredi à 9 heures.

Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau, le dimanche matin à 9 heures 1/2, (Métro le 29<sup>e</sup>).

Bourse du Travail, cours professionnels, le samedi à 9 heures.

### EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du *Libertaire*, 45, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

## BROCHURES

### ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago	0 05 10
Aux Jeunes gens (Kropotkine)	0 10 15
La morale anarchiste (Kropotkine)	0 10 15
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 10 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)	0 25 30
Entrée	0 10 15
Aux paysans (Malesla)	0 10 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10 15
A B C du Libertaire (Lermine)	0 15 20
L'Anarchie (Malesla)	0 05 10
L'Anarchie (Girault)	0 10 15
L'Anarchie et la Révolution (E. Reclus)	0 10 15
Arguments anarchistes (Beaure)	0 20 25
La question sociale (S. Faure)	0 10 15
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)	0 15 20
Organisation, initiative, cohésion	0 10 15
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi de Déclaration d'Emile Henry	0 15 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25 30
Rapports au congrès antiparlementaire	0 50 60
Les déclarations d'Etienne	0 10 15

### ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat	0 10 15
La chair à canon (Manuel Devaldes)	0 15 20
Aux conscrits	0 05 10
Lettres de prisonniers	0 10 15
L'Antimilitarisme (Fischer)	0 10 15
L'Antimilitarisme (Hervé)	0 10 15
Colonisation (Jean Grave)	0 10 15
Contre le brigandage marocain	2 10 25
La Révolte du 17 <sup>e</sup>	0 10 15

### SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTI-PARLEMENTARISME, etc.)

Pages d'histoire socialiste (Lherker-solff)	0 25 30
La loi des salaires (J. Guesde)	0 10 15
Le droit à la paresse (Lafargue)	0 10 15
Boycottage et sabotage	0 10 15
Le Machinisme (Jean Grave)	0 10 15
Grève et Syndicalisme (Georges Yvetot)	0 10 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau)	0 10 15
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Slackelberg)	0 10 15
Les Maisons qui tuent (M. Peilou)	0 10 15
Le Salariat (Kropotkine)	0 10 15
Le Syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 10 15
Grève générale réformiste, grève générale révolutionnaire (C. G. T.)	2 10 25
Le Syndicat (Pouget)	0 25 30
Les lois scélérates	0 05 10
La grève générale (Aristide Briand)	0 05 10
Syndicalisme et révolution (D' Pierrot)	0 10 15
Le parti du travail (Pouget)	0 10 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 10 15
Le désordre social (Hervé)	0 10 15
Vers la Révolution (Hervé)	0 10 15
Politique et socialisme (Ch. Albert)	0 60 65
Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malato)	0 10 15
L'Union parlementaire (Laisant)	0 10 15

Sorbonne, cours supérieur. (se renseigner aux autres cours.)

Cours gratuit d'Ido par correspondance fonctionnant toute l'année. Documents gratuits sur la question « Espéranto ou Ido ». Ecrire, « Emancipata Stelo », 5, rue Henri-Chevreau, Paris 20<sup>e</sup>, avec timbre pour réponse.

### PANTIN-AUBERVILLIERS

Fédération communiste révolutionnaire (Groupe de Pantin). — Réunion le samedi 28 janvier 1911 à 8 h. 1/2 du soir salle Didier, 38 rue Charles-Nodier au Pré-Saint-Gervais (Seine), causerie sur le Militarisme révolutionnaire. Pressant appel d'un meeting.

### CARRIERES, HOUILLES

Les camarades de ces villes qui désirent fonder un groupe d'études ou d'action sociale quelconque, sont priés de se mettre en relation avec le groupe de Bezons, salle Marais, rampe du Pont. Pour les renseignements s'adresser au camarade Natole, 10, rue Willa-Gauthier (Bezons).

### BEZONS

Fédération communiste révolutionnaire (Section de Bezons). — Réunion du groupe tous les jeudis soir à 8 h. 1/2, salle Marais, Rampe du pont ; le 2 février prochain, causerie par les camarades Beaulieu et Schneider, de la Fédération.

### PONTOISE

Groupe d'études sociales. — Réunion du Groupe tous les samedis à 8 heures 1/2 au siège social, salle Claretie, 17, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Invitation cordiale à tous les camarades de la région.

### GRENOBLE

Groupe de la jeunesse syndicaliste révolutionnaire. — Un pressant appel est fait à tous les camarades syndicalistes révolutionnaires, à tous les lecteurs et amis, de la *Guerre Sociale*, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire*, l'*Anarchie* etc. à tous les copains de n'importe quelle école pour qu'ils assistent à la réunion qui aura lieu samedi 28 janvier à 8 h. 1/2 du soir salle du premier étage du café Chaudard, rue Chenaise. Entrée par l'arrière.

But de la réunion : formation d'un groupement révolutionnaire intersyndical. Organisation d'une série de conférences avec le concours des camarades Bertoni de Genève, Mareslan de la *Guerre Sociale* et d'autres copains de Lyon. Nous pensons que tous les camarades qui ne veulent pas voir les organisations ouvrières à la remorque d'un parti politique se feront un devoir d'assister à cette réunion.

Comité de défense sociale. — Dimanche 29 janvier à 6 heures du soir, assemblée générale au siège, 41, rue Thobaneau. La présence de tous est indispensable.

### MOUY

Groupe d'études sociales. — Réunion samedi 28 janvier, salle Depersin à 8 h. 1/2, causerie entre camarades. Les Affaires Durand et Goriou. Les camarades sont priés d'être nombreux à cette réunion.

### ROANNE

L'Avenir. — Le groupe artistique Intersyndical et Coopératif l'Avenir donnera samedi 28 janvier un grand concert de propagande. Bourse du Travail à 8 heures du soir.

Tous les camarades révolutionnaires sont invités à venir en amenant leur famille à cette agréable et éducative soirée. Entrée 20 cent, pour couvrir les frais, les enfants accompagnés ne payent rien.

Le groupe d'éducation sociale l'Avenir se réunira le jeudi de chaque semaine à 8 heures du soir, bourse du Travail.

Ordres du jour importants et d'actualité.

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)	0 10 15
La grève des électeurs (Mirbeau)	0 10 15
L'école anticambré de caserne et de sacristie (Janvion)	0 10 15
Les crimes de Dieu (Sb. Faure)	0 15 20
La femme dans l'Egout (Extrait des œuvres de Babeuf)	0 50 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffuelhes)	0 10 15
L'action directe (Pouget)	0 10 15
Les bases du syndicalisme (Pouget)	0 10 15
Les métiers qui tuent (L. M. Bonneff)	0 10 15
Les Terrassiers (L. M. Bonneff)	0 15 20
Les Employés de magasin (L. et M. Bonneff)	0 15 20
Les Boulangers (L. et M. Bonneff)	0 15 20

### ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure)	0 15 20
Nos Seigneurs les Evêques (Hanriot)	0 05 10
Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier)	0 20 25
La peste religieuse (Jean Moli)	0 10 15
Entretiens d'un typhloïde avec la Maréchal (Diderot)	0 10 15
Dieu n'existe pas (D. Elmassian)	0 05 10
Le Néant (incombustibilité de l'âme) (Liplay)	0 50 55
La panacée-révolution (Jean Grave)	0 10 15
Justice (Fischer)	0 10 15
Les Incendiaires, royaume (E. Vertesch)	0 10 15
Le procès des quatre (Almeryda)	0 20 25
L'éducation de demain (Laisant)	0 15 20
L'amour libre (Mad. Vernet)	0 10 15
L'immoralité du mariage (Chaugh)	0 10 15
Pages choisies d'Aristide	0 10 15
Opinions subversives (Clemenceau)	0 15 20
L'Internationale, documents (James Guillaume), 5 volumes	5 50 540
Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard, L. Vivron, etc.)	6 10 15
Vers la Russie libre (A. Bullard)	0 40 45
Réflexions sur l'individualisme (Devaldes)	0 80 1 10
La Hiérarchie des pouvoirs (Père Barbassou)	0 05 10
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reclus)	0 10 15
A bas les morts (Girault)	0 05 10

### CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson	0 15 20
En Normandie, chanson (M. Vernet)	0 10 15
Berceuse, avec musique (Madeleine Vernet)	0 20 25
Chansons de Ch. d'Avray : Chaque chanson	0 20 25

### CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villa	0 40 45
La mort de Ferrer (Leurs arguments)	0 10 15
Vues de l'Avenir social (12 cartes)	0 75 95
Vues de « La Ruche » (12 cartes)	0 60 70
Cartes postales anticléricales (10 cartes)	0 60 70

## VOLUMES

### ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine)	1 10 15
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75 3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine)	2 75 3 25
Anarchisme (Elzabacher)	3 30 3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine)	1 25 1 75
La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouvelle édition	2 75 3 25

Bienvenue et cordialité à tous ceux qui veulent s'éduquer, discuter libre.

### MONTPELLIER

Groupe d'études sociales 2, rue Daru. — Tous les libertaires et anarchistes, tous les révolutionnaires sont instamment invités à assister à la réunion qui aura lieu le samedi 28 courant au siège social. Organisation des conférences Girault et Mareslan.

### ANICHE

Les lecteurs de la *Guerre Sociale* et du *Libertaire* sont invités à la réunion qui aura lieu à l'hôtel du Syndicat des Verriers, le dimanche 29 à 7 heures du soir, en vue de prendre des décisions sérieuses.

Appel cordial à tous.

### BEZIERS

La Libre Discussion. — Depuis que les anarchistes se sont à nouveau groupés sous le titre La Libre Discussion, on voit peu à peu venir au groupe tous ceux que le contact des politiques de toute la catégorie a égarés.

La Libre Discussion a groupé dans la même communion d'idées les anarchistes communistes et les libertaires syndicalistes, ici tous savent se sacrifier pour aider les camarades en danger et permettre aux propagandistes par la chanson, par la brochure et par les conférences de compléter leur route.

La Libre Discussion demande à communiquer avec les camarades de Bédarieux, Pezenas, Méze, Agde, Capestant, Puisseguier, Cazouls, Grasse, Nissac, Servian, le Pousquet d'Orb, Magalas en vue d'organiser la propagande par la brochure.

Le 11 Girault partira à Magalas, le 10 à Béziers, le 12 à Capestant et Puisseguier.

## Petite Correspondance

MAINTZERT. — S. Faure à la Ruche, au Palais, par Rambouillet (S.-et-O.).

Le camarade qui nous demande les Faux Droits de l'Homme et les Vrais est prié de s'adresser à Para-Javal, 16, rue Blomet, Paris.

Camarade gêné désire vendre un dictionnaire Lachâtre, absolument à l'état de neuf, 4 volumes reliés rouge, ayant coûté 120 francs, pour 50 francs, comptant.

S'adresser au *Libertaire* où les volumes sont déposés.

MORTPERIN remercie les camarades qui lui ont répondu ; ne disposant que de sa propre production, il ne pourra en satisfaire que quelques-uns ; prie de ceux qui auraient besoin de ses marchandises, de lui indiquer quantité, genre et qualité. — Ecrire 69, rue Kleber, à Troyes.

On demande un apprenti graveur, payé. — Ecrire au journal.

Les camarades visitant régulièrement une clientèle (Paris et banlieue) comme livreurs, encaisseurs, abonnés, sont priés d'envoyer leur adresse à J. Ducret, au *Libertaire*, pour une offre très intéressante.

On demande un jeune homme de 14 à 15 ans, pour magasin tenant articles ménage et nettoyage.

On offre un salaire de 2 fr. par jour tout en apprenant le commerce. — S'adresser au *Libertaire*.

La Révolution et l'idéal anarchique (Elisée Reclus)	2 75 3 25
Œuvres de Bakounine, tomes I, II, III et IV, chaque volume	2 75 3 25
La Société Future (Jean Grave)	2 75 3 25
Anarchistes (Makovsky)	2 75 3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave)	2 75 3 25
L'individu et la Société (Grave)	2 75 3 25